che oasis dans un désert calciné. Philippe V s'y confina dans une solitude absolue lors de son abdication en 1724; ce fut le monastère de Yuste de cet héritier de Charles-Quint.

GRANJA, ville du Brésil, prov. de Ceara, par 3° 25' de lat. S. et 43° 9' de long. (méridien de Paris), sur la rive occidentale de la rivière Camocim, à 30 kilom. de son embouchure dans l'Atlantique. Port formé par la nature, très-commode et très-fréquenté par des navires de tout tonnage. Cette ville, fondée en 1779, est très-florissante. Cour d'assises, justice de paix, délégation de police; deux écoles primaires pour les deux sexes. On trouve aux environs des mines d'or et d'argent qui ne sont pas exploitées.

GRANJON (Robert), fondeur en caractères et graveur français qui vivait au XVIe siècle. Il commença par être imprimeur à Paris, où son père exerçait la profession de libraire, puis alla s'établir à Lyon, où il grava des poinçons pour l'impression de la musique. Par la suite, Granjon se rendit en Italie, s'adonna à la gravure des caractères orientaux, reçut pour chaque alphabet 300 écus du pape Grégoire XIII, qui défendit l'exportation de ses types, et fut mis par les Médicis à la tête de leur imprimerie orientale, pour laquelle ils dépensèrent environ 40,000 écus. De retour à Paris, il perfectionna les caractères grecs. Son alphabet passe pour être ce qu'on a gravé de plus beau en ce genre. Il avait pris pour marque un marais où poussent de grands joncs. On cite, parmi ses meilleures impressions, la traduction des *Satires* d'Horace par François Habert (Paris, 1551); l'*Alexandréide* (Lyon, 1558, in-4°); les *Quatre Evangiles* (1591, in-fol.) en arabe et avec une version latine interlinéaire.

GRANNONUM, nom latin de GRANVILLE.

GRANO s. m. (gra-no). Métrol. Monnaie de l'île de Malte, valant 6 piccioli ou 9 centimes. ‖ Monnaie de Naples qui vaut un centième de ducat ou 4 cent.,2.

GRANO-LAMELLAIRE adj. Minér. Qui est composé de grains, avec des indices sensibles de joints naturels.

GRAN-SASSO, massif de montagnes de la chaîne centrale des Apennins, dans l'Italie méridionale. Son plus haut sommet, le Monte-Corno, à 17 kilom. N.-E. d'Aquila, s'élève à 2,980 mètres.

GRANSEE, ville de Prusse, prov. de Brandebourg, régence de Potsdam, à 61 kilom. N. de Berlin, sur un lac que traverse le Rhin; 4,500 hab. Fabrication de draps; toiles, lainages. La place du Marché est ornée d'un monument en fonte érigé en mémoire de la reine Louise.

GRANSON, en latin *Grandisonium*, ville de Suisse, dans le canton de Vaud, à 32 kilom. N. de Lausanne, sur la rive O. du lac de Neuchâtel; 2,500 hab. Ch.-l. du district et autrefois de la seigneurie de son nom. C'est entre Granson et Concise que les Suisses remportèrent une célèbre victoire sur le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, en 1476. Dans le port se voit une pierre qui, à en croire la tradition, servait d'autel aux premiers habitants lorsqu'ils sacrifiaient à Neptune. « L'église est aussi curieuse que remarquable, dit M. Blavignac; ancien temple païen, suivant la tradition locale, on la prendrait, au premier coup d'œil, pour une basilique primitive; mais un examen plus approfondi y fait apercevoir l'art chrétien. Elle est bâtie en forme de croix latine régulièrement orientée, et dix arcades séparent la nef des bas-côtés; ces arches, à plein cintre, reposent sur des colonnes dont les fûts, en marbre et en granit, sont antiques pour la plupart et ont été apportés des ruines d'Avenches. Des bases et des chapiteaux d'une grande valeur archéologique accompagnent ces fûts, de hauteurs et de diamètres inégaux; une série d'arcades appliquées correspond aux précédentes et décore les murs des bas-côtés. La voûte centrale est en berceau, et celles des bas-côtés en cercle ou en demi-cintre. Quatre piliers carrés, réunis par de grands arcs, se trouvent aux angles de la croisée; c'est sur cet ensemble que se dresse le clocher, de forme rectangulaire. La voûte circulaire de la croisée s'élève à une hauteur considérablement plus grande que celle de la nef, et le sommet de la voûte est percé d'une grande ouverture ronde. » Le château fut le manoir des sires de Granson, l'une des plus illustres familles de la Suisse.

Granson (BATAILLE DE). Les passions indomptables de Charles le Téméraire le conduisaient rapidement à sa perte; il était devenu de ceux dont on a si bien dit : *Quos vult perdere, Jupiter dementat.* Il venait de conquérir la Lorraine, dans l'espoir de reconstituer l'ancien royaume de Bourgogne, qui devait comprendre la Lorraine, les Etats de Savoie, une partie de la Suisse et le Dauphiné; il espérait même amener le vieux roi René à lui céder la Provence. « Il tâchoit à tant de grandes choses, dit Commines, qu'il n'avoit pas de temps à vivre pour les mettre à fin, et étoient presque impossibles, car la moitié de l'Europe ne l'eût su contenter. » Dans de telles circonstances, et en vue des projets qu'il avait formés, il semblait que Charles eût dû chercher à se concilier les villes libres de la haute Allemagne et surtout les Suisses, adversaires déclarés de la maison d'Autriche : il fit précisément le contraire. L'esprit de ce prince resta toujours fermé aux inspirations d'une sage politique. Sigismond d'Autriche lui avait engagé les cantons d'Alsace et de Souabe; Charles en confia le gouvernement à une sorte de Gessler, Pierre de Hagenbach, qui sembla prendre à tâche de rendre la domination bourguignonne un objet d'horreur pour toutes les populations du Rhin. Non content de fouler aux pieds tous les droits et toutes les traditions, d'accabler d'impôts arbitraires les habitants de son gouvernement et d'envoyer à l'échafaud quiconque lui résistait, Pierre de Hagenbach menaça les villes voisines, Colmar, Mulhouse, Strasbourg, Bâle, pour les obliger à accepter la protection de Charles. Les Suisses ayant réclamé pour la ville de Mulhouse, leur alliée, le tyranneau leur répondit « qu'il écorcheroit l'ours de Berne pour s'en faire une fourrure. » Les Bourguignons, dit M. Henri Martin, apprirent à leurs dépens que l'ours savait défendre sa peau.

Les Alsaciens et les Suisses envoyèrent des députés à Charles pour lui demander justice; le duc les traîna à sa suite de ville en ville sans daigner leur répondre, et, lorsqu'il le fit, à Dijon, ce fut pour approuver tout ce qu'avait fait Pierre de Hagenbach. Les Suisses, oubliant alors leur haine séculaire contre la noblesse de la haute Allemagne, signèrent, le 25 mars 1474, un pacte de défense mutuelle avec le duc Sigismond d'Autriche, les évêques de Bâle et de Strasbourg, le margrave de Bade, et les villes libres d'Alsace. Les Alsaciens s'insurgèrent alors contre Pierre de Hagenbach, qu'ils surprirent et condamnèrent à mort. Il fut décapité près de la porte de Brisach, le 9 mai 1474.

Rien ne saurait exprimer à quels éclats de colère s'abandonna le duc de Bourgogne en apprenant cette exécution; incapable, néanmoins, d'un plan suivi, il ajourna sa vengeance pour se lancer dans de nouvelles entreprises. Dans cet intervalle, les ligues suisses déclarèrent la guerre au comte de Romont, prince de la maison de Savoie, mais serviteur dévoué du duc de Bourgogne, qui possédait le pays de Vaud, et battirent, à Héricourt, ses troupes réunies à celles du maréchal de Bourgogne. A cette nouvelle, Charles jura d'exterminer les Suisses, et, dès que le soin de ses autres affaires le lui permit, il entra en campagne contre eux (janvier 1476), n'attendant pas même le printemps pour aller guerroyer dans ce rude pays. Il avait rassemblé 30,000 hommes sur les frontières de la Franche-Comté, où il avait été rejoint par le comte de Romont, qui lui amenait 4,000 Savoyards et 6,000 aventuriers italiens commandés par Campo-Basso, ce qui portait le chiffre de son armée à 40,000 hommes. Lorsque les Suisses apprirent que le « grand-duc d'Occident » avançait contre eux à la tête d'une armée si formidable, amenant avec lui la plus belle artillerie de l'Europe, ils sentirent leur courage fléchir un instant, et ils envoyèrent à Charles des ambassadeurs pour essayer de détourner l'orage. En voyant le luxe qu'étalaient le camp et l'armée du duc, ils crurent le dégoûter de son entreprise en lui traçant un énergique tableau de leur pauvreté. Commines rapporte qu'un de ces envoyés lui dit : « Monseigneur, vous n'avez rien à gagner contre nous; notre pays est pauvre et stérile; les éperons et les mors des chevaux de votre *host* valent plus d'argent que tous les hommes de nos territoires n'en sauraient payer pour leur rançon, s'ils étaient tous pris. » Charles demeura inébranlable. A son approche, les garnisons suisses évacuèrent les places appartenant au comte de Romont pour se retirer à Granson, petite ville située sur la rive occidentale du lac de Neuchâtel. L'armée bourguignonne assiégea aussitôt Granson, qui se défendit vaillamment; mais un traître s'introduisit dans la ville et annonça que Fribourg était en flammes, que Berne et Soleure avaient capitulé. Les 800 Suisses de la garnison, troublés de ce rapport, consentirent à se rendre au camp de Charles pour demander merci. « Par saint Georges! s'écria le duc en les voyant, quels gens sont ceci? — Monseigneur, répondit le traître, c'est la garnison de Granson qui s'est mise à votre miséricorde. — Eh bien! qu'on les donne à Maillotin le Barré. » C'était le nom de son prévôt des maréchaux, « lequel, sans pitié et miséricorde, en fit pendre, par trois bourreaux, aux arbres prochains, le nombre de 400 ou environ, et les autres furent noyés au lac. »

Les Suisses ne tardèrent pas à arriver, pour venger leurs frères, descendant des hautes vallées et se précipitant « à grands sauts, avec chants d'allégresse,... tous hommes de martial courage, faisant peur et pourtant plaisir à voir. » Ils étaient au nombre d'environ 20,000, conduits par l'avoyer de Berne, Nicolas de Scharnacthal. Le 3 mars au matin (1476), ils s'avancèrent de Neuchâtel contre l'armée de Bourgogne, à travers des chemins couverts de neige ou changés en fondrières par la pluie, traversèrent les hauteurs au dessus de Vaux-Marcus et descendirent dans la plaine en formant un carré long, au centre duquel flottaient les bannières de Berne et de Lucerne. Charles avait assis son camp dans une excellente position, et il n'avait qu'à attendre les Suisses dans ses retranchements; mais il ne voulut pas leur laisser l'honneur de l'attaque. « Marchons à ces vilains, s'écria-t-il, quoique ce ne soient pas gens pour nous. » Il conduisait lui-même son avant-garde, composée de l'élite de ses hommes d'armes, sur un chemin resserré entre le lac et les montagnes, où la cavalerie ne pouvait se déployer. Le champ de bataille ne pouvait donc être plus mal choisi; « mais le duc n'écoutait aucune observation et oubliait les règles les plus élémentaires de cet art de la guerre qu'il avait tant étudié; l'orgueil, l'entêtement, la colère exaltaient son cerveau jusqu'à la folie. » (H. Martin.)

Lorsque les Suisses ne furent plus qu'à une centaine de pas des Bourguignons, ils s'agenouillèrent dévotement, selon l'ancien usage de leurs pères, se découvrirent la tête et firent leur prière en se recommandant à Dieu. « Ils demandent merci, criaient les Bourguignons; voyez ces vilains qui nous veulent faire la guerre; ils n'osent pas même la commencer. » Les gens du duc furent bientôt détrompés : les Suisses se relevèrent et continuèrent leur marche avec un bruit effroyable, au cri répété de : *Granson! Granson!* comme pour s'exciter au souvenir de leurs frères mis traîtreusement à mort. Ils formaient un carré long, tout hérissé de piques de 18 pieds, contre lequel vinrent se briser les premiers escadrons de Charles et de la noblesse bourguignonne. Là tombèrent successivement les plus vaillants chevaliers de l'armée de Bourgogne, le sire de Château-Guyon, Louis d'Aymeries, Jean de Lalaing, Saint-Sorlin, Poitiers, Pierre de Lignano, et le redoutable bataillon carré avançait toujours. Le duc ordonna alors un mouvement de retraite vers le camp, pour trouver un meilleur terrain. Il était alors trois heures de l'après-midi; tout à coup le soleil dissipa les nuages et fit étinceler les armures d'une seconde division suisse qui descendait pour prendre les Bourguignons en flanc. En même temps, un long mugissement retentit dans la montagne : c'étaient les sons terribles du *taureau d'Uri* et de la *vache d'Unterwalden.* On nommait ainsi deux énormes trompes de cornes d'auroch, qui, selon la tradition, avaient été laissées aux ancêtres des Suisses par Pepin et Charlemagne. Les gens d'Uri, d'Unterwalden et de Lucerne avaient tourné par un sentier abrupt à travers les sapinières, et débouchaient impétueusement sur la gauche des Bourguignons.

« A ces sons effrayants, à la vue de ces nouveaux adversaires, dont on voyait reluire les armes aux rayons d'un pâle soleil d'hiver, et qui descendaient des hauteurs, tête baissée, à grands pas, comme si rien ne dût les arrêter, une terreur panique s'empara de l'armée bourguignonne; tout s'enfuit, tout se dispersa, l'armée s'éparpilla dans toutes les directions, comme « fumée épandue par vent » de bise. » En vain Charles, furieux et indomptable, chercha à rallier ses soldats et à les ramener au combat, se précipitant partout où le danger était le plus imminent; les divers corps de son armée se dispersaient dès qu'il les avait quittés. Déjà les vainqueurs avaient traversé son camp et ses soldats avaient dépassé Granson dans leur retraite, lorsqu'il se résigna lui-même à chercher son salut dans la fuite, furieux, désespéré, n'ayant plus autour de lui que cinq cavaliers seulement. Et, comme il faut que souvent les circonstances les plus tragiques aient leur côté ridicule, il était accompagné de son fou qui, ayant entendu répéter chaque jour que le duc voulait franchir les Alpes et vaincre l'Italie comme Annibal, ne cessait de lui répéter : « Ah! monseigneur, nous voilà bien *annibalés!* » Le duc ne s'arrêta qu'à Nozeroy, dans le Jura, à 16 lieues de Granson, laissant au pouvoir des vainqueurs les immenses richesses que renfermait son camp. « Son artillerie, » son pavillon de velours, son trésor, sa chapelle remplie de châsses et de statues d'or, » d'argent et de cristal, ses joyaux, jusqu'à » son chapeau de velours cerclé de pierreries, » jusqu'à son sceau ducal, à sa splendide » épée de parade et à son collier de la Toison » d'or, tout devint la proie des montagnards; » rien ne se sauva que les personnes; » la déroute fut si prompte que la perte en hommes fut presque nulle; mais aucune victoire, depuis des siècles, n'avait donné un si prodigieux butin aux vainqueurs. Ces « povres » gens de Suisse » ne se doutaient pas « des » biens qu'ils avoient en leurs mains; » ils prenaient les plats d'argent pour de l'étain, les vases d'or pour du cuivre, et se partageaient à l'aune les draps d'or et de soie, les damas, les velours, les tapis d'Arras. Des diamants et des rubis, qui avaient à peine leurs pareils aux Indes, étaient jetés dédaigneusement dans la neige, comme des morceaux de verre, ou passaient de main en main pour quelques florins; plus tard, les papes et les rois se les disputèrent au prix de monceaux d'or. » (H. Martin.)

Le gros diamant du duc, qui avait, dit-on, orné autrefois le turban du Grand Mogol, fut ramassé sous un chariot et vendu 1 florin par un montagnard au curé de Montaigne, qui le revendit lui-même pour 3 écus à un homme de Berne. Après bien des vicissitudes, ce diamant finit par rester aux mains de Jules II, qui l'acheta au prix de 20,000 ducats d'or; il orne aujourd'hui la tiare du pape. Sa grosseur est égale à la moitié d'une noix. Un autre fut acquis par Henri VIII, roi d'Angleterre, et sa fille Marie le porta en Espagne; il appartient aujourd'hui à la maison d'Autriche. Enfin, un troisième, beaucoup moins beau que le second et surtout que le premier, fut acheté, plus tard, par Nicolas de Harlay, sieur de Sancy, dont il a conservé le nom. Il fait aujourd'hui partie des diamants de la couronne de France. Beaucoup d'autres pierreries fameuses tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que le trésor entier du duc. Il était si riche, suivant quelques historiens, que le partage eut lieu sans compter ni peser, mais en mesurant à pleins chapeaux.

GRANT (Guillaume), magistrat anglais, né à Elchies (Ecosse) en 1754, mort en 1832. Il se fit recevoir avocat, devint ensuite attorney général au Canada (1779), où, pendant la guerre de l'indépendance, il fut quelque temps le chef d'un corps de volontaires, puis retourna à Londres (1787) et reprit sa place au barreau. Nommé membre de la Chambre des communes en 1790, il défendit avec autant de talent que d'éloquence les actes du ministère de Pitt, qui, en récompense de ses services, le fit nommer successivement juge de la principauté de Galles (1793), *solicitor* (avoué) pour la reine (1794), *chief-justice* de Chester (1798), *solicitor* général (1799) et enfin maître des rôles (1807). D'après Charles Butler, Grant fut le plus parfait modèle de l'éloquence judiciaire en Angleterre.

GRANT (Charles), homme d'Etat et philanthrope anglais, né en Ecosse en 1746, mort en 1823. Il fut successivement président du bureau du commerce à Calcutta (1787), l'un des directeurs de la compagnie des Indes (1793), membre de la Chambre des communes (1802-1819). Il a lutté constamment contre la politique envahissante de ses compatriotes dans l'Inde et a contribué beaucoup aux progrès du christianisme parmi les indigènes, au moyen des sociétés bibliques. L'Ecosse lui doit la création de plus de 150 écoles des dimanches et une foule d'établissements de bienfaisance. Enfin, il fut directeur de la compagnie de la mer du Sud, seconda Wilberforce dans ses efforts pour amener l'émancipation des nègres, prit une part active au prompt achèvement du grand canal Calédonien et contribua à faire exécuter 400 ponts et 1,000 routes dans les highlands. On a de lui un ouvrage intitulé : *Observations sur l'état social des sujets asiatiques de la Grande-Bretagne* (Londres, 1797).

GRANT (Charles), baron DE GLENELG, homme politique anglais, fils du précédent. V. GLENELG.

GRANT (Anne), femme de lettres écossaise, née à Glascow en 1755, morte à Edimbourg en 1838. Elle était fille d'un officier écossais, qui servit plusieurs années en Amérique, puis obtint, en 1773, le commandement du fort Auguste, dans le comté d'Inverness. A l'âge de vingt-quatre ans, elle épousa un ministre presbytérien, Grant, qui la laissa veuve avec une nombreuse famille, en 1801. Anne Grant se rendit alors à Edimbourg, où elle chercha des ressources dans les travaux littéraires. Parmi ses ouvrages, qui sont pleins d'imagination et écrits d'une plume facile, nous citerons : les *Montagnards et autres poëmes* (1801, in-8°); *Poëmes originaux* (1803); *Lettres écrites des montagnes* (1806, 3 vol.); *Mémoires d'une dame américaine* (1808); *Essai sur les superstitions des montagnards écossais* (1811, 2 vol. in-12).

GRANT (Robert-Edmond), savant anatomiste anglais, né à Edimbourg en 1793. Il est fils de M. Alexandre Grant, solicitor. Après avoir terminé ses études à l'école supérieure, il entra à l'université dans le but d'embrasser la profession médicale. En 1814, il obtint le diplôme de chirurgien et presque aussitôt celui de docteur en médecine. Ayant hérité d'une petite fortune à la mort de son père, il résolut d'employer son temps à visiter les plus célèbres écoles de médecine de l'Europe. En conséquence, il vint à Paris durant l'hiver de 1815-1816 et commença par suivre les cours du Jardin des plantes. Il passa l'hiver suivant à Rome et voyagea en Allemagne pendant les années 1818 et 1819. En 1820, il revint à Edimbourg, tourna ses études vers l'anatomie comparée, dont Cuvier lui avait donné les premières leçons, ouvrit, avec le célèbre docteur Barclay, des cours d'anatomie comparée, et commença des voyages d'exploration sur les côtes d'Ecosse, pour étudier la zoologie marine. Il publia dans des recueils scientifiques d'intéressants mémoires, qui sont le fruit de ses recherches à cette époque. En 1827, le docteur Grant fut reçu licencié au collége royal des chirurgiens. La fondation du collége de l'Université à Londres, où il occupa la chaire d'anatomie comparée, lui donna une nouvelle célébrité, et les conférences qu'il fit en 1828 attirèrent un grand nombre d'auditeurs. En 1835, il publia un traité d'anatomie comparée, qui n'était que le résumé de ses conférences et qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. En 1836, il fut nommé membre de la Société royale et, l'année suivante, professeur de physiologie à l'Institut royal. Comme membre des sociétés géologique et zoologique, il a pris une grande part aux travaux de ces deux compagnies, et l'importance de ses recherches scientifiques a été plus d'une fois signalée par le savant Etienne Geoffroy Saint-Hilaire.

GRANT (Francis), peintre anglais, né dans le comté de Perth en 1803. Il est le fils de Francis Grant, lord de Kilgraston. Walter

Scott, dans son journal (26 mars 1831), nous donne quelques renseignements sur les commencements de la carrière de son jeune ami, qui, après avoir dépensé son patrimoine, chercha des ressources dans ses dispositions pour la peinture. « S'il persévère dans cette profession, dit l'auteur d'*Ivanhoë*, il deviendra l'un de nos peintres les plus éminents. » Ce fut, en effet, Walter Scott qui lui fournit sa première commande, en lui faisant peindre la décoration de son cabinet d'armures. Dans sa jeunesse, M. Grant avait été passionné pour la chasse au renard et les exercices les plus violents du sport; aussi ses premiers tableaux se ressentent-ils de ce goût; mais il renonça bientôt à peindre des sujets de chasse, pour se consacrer exclusivement au portrait. Les relations de sa famille et son mariage avec une fille du duc de Rutland lui assurèrent une riche et aristocratique clientèle. En effet, M. Grant est le peintre ordinaire des cercles les plus fashionables, et son pinceau fécond a reproduit les traits de tout ce qui tient un rang à Londres par la naissance, la beauté et la célébrité politique. Nous citerons, parmi ses premiers tableaux : le *Rendez-vous de chasse d'Ascott* et la *Chasse de Melton*, exposée en 1855 à Paris; puis, parmi ses nombreux portraits, ceux des ladies *Howard*, *Rodney*, *Waterford*, *Beauclerck*, et des lords *Campbell*, *Derby*, *Gough*, *Hardinge*, *John Russell*, puis de MM. *Macaulay*, *Disraeli*, *Lockart*, gendre de Walter Scott, et *Landseer*, le peintre. M. Grant, membre de l'Académie royale depuis 1851, en est devenu président en 1866. Ses beaux portraits, si remarquables par une manière large et brillante, par la liberté de la touche, l'élégance aristocratique de l'arrangement, lui ont valu une grande médaille à l'Exposition universelle de 1855.

GRANT (sir James HOPE), général anglais, frère du précédent, né en 1808. Il embrassa la carrière des armes en 1826, servit avec distinction en Chine et dans l'Inde, devint colonel en 1854, et reçut, en 1858, en récompense de la part brillante qu'il venait de prendre à la répression de la formidable insurrection des cipayes, le grade de lieutenant général et les remercîments du Parlement. En 1860, Grant fut appelé, conjointement avec le général Cousin-Montauban, à prendre le commandement de l'expédition envoyée en Chine par la France et l'Angleterre. Après une campagne aussi courte que brillante, les deux généraux arrivaient à la capitale même de l'empire chinois, s'emparaient de Pékin (12 octobre 1860) et forçaient le gouvernement du Céleste-Empire à signer un traité qui assurait le respect des intérêts européens dans l'extrême Orient. De retour en Europe, après avoir visité le Japon, le général Grant fut félicité par le Parlement, pour sa conduite pendant cette expédition, et reçut de l'empereur Napoléon III le cordon de grand officier de la Légion d'honneur. A la fin de 1861, il se rendit à Madras pour y prendre le commandement en chef de cette province. Il a quitté ce poste en 1865, pour devenir quartier-maître général de l'armée anglaise.

GRANT (James), écrivain anglais, né à Elgin, dans le nord de l'Ecosse, en 1806. Il vint à Londres en 1833, où il entra dans la presse métropolitaine comme sténographe, en même temps qu'il envoyait aux journaux de province des correspondances de Londres. Son expérience des débats du Parlement l'engagea à publier ses *Souvenirs de la Chambre des communes*, croquis de personnages parlementaires, qui obtinrent le succès le plus vif et qui enhardirent leur auteur à publier successivement : les *Souvenirs de la Chambre des lords*, la *Grande métropole*, le *Banc et le barreau*, *Croquis de Londres*, le *Sénat anglais en* 1838, le *Pupitre métropolitain*, *Voyages dans Londres*, *Portraits de caractères publics*, *Paris et son peuple*. Depuis plusieurs années, M. Grant est l'éditeur du *Morning Advertiser*, journal politique quotidien qui a toujours représenté les doctrines d'un libéralisme avancé et ceux du libre échange.

GRANT (Robert), astronome anglais contemporain, né à Grantown (comté d'Inverness) en 1814. Il atteignait sa quatorzième année, lorsque ses études furent interrompues par une maladie qui dura six années. Une fois rétabli, il se remit avec ardeur au travail, apprit seul les mathématiques, l'astronomie physique, le grec, le français et l'italien, et, après avoir terminé ses études par un court séjour à Aberdeen, entra, en 1841, dans la maison de banque dirigée par ses frères à Londres. Il y demeura quatre ans, consacrant tous ses loisirs aux mathématiques et à l'astronomie. En 1845, il conçut le projet d'écrire l'histoire de cette dernière science et vint dans ce but à Paris, où il passa deux années à faire des recherches dans les bibliothèques publiques et à suivre les cours scientifiques de la Sorbonne. En 1848, il commença, dans la collection de la *Bibliothèque des connaissances usuelles*, la publication de son livre, qui parut par livraisons et dont le plan s'agrandit beaucoup dès le début même; il ne fut terminé qu'en 1852. Cet ouvrage, qui a pour titre : *Histoire de l'astronomie physique depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du* XIXe *siècle* (Londres, 1852, in-8°), a fait époque, à son apparition, dans l'histoire générale des sciences naturelles, car nous n'avions sur la matière que les *Histoires* de Bailly et de Delambre, ouvrages excellents sans doute mais qui sont trop anciens et n'ont pas été mis au courant des rapides progrès qu'a faits la science depuis le commencement de ce siècle. Le livre de Grant venait donc combler une lacune réelle; ce fut ainsi du moins qu'en jugea la Société royale d'astronomie de Londres, qui décerna, en 1856, à l'auteur sa grande médaille d'or; la Société était à sa trente-sixième année d'existence, et c'était la première fois qu'elle accordait une pareille récompense. Elle comptait, en outre, Grant parmi ses membres depuis 1850 et l'avait chargé, en 1852, de diriger la rédaction de ses *Comptes rendus mensuels*, dans lesquels il a inséré depuis divers *Mémoires* sur sa science favorite.

GRANT (Ulysse), célèbre général et président des Etats-Unis d'Amérique, fils d'un simple tanneur, né à Point-Pleasant (Ohio) le 27 avril 1822. En 1839, il entrait à l'école militaire de West-Point, d'où il sortait second lieutenant du 4e régiment d'infanterie. Dans la campagne du Mexique, il gagna sur le champ de bataille ses épaulettes de lieutenant et de capitaine. Mais, la guerre finie, il se trouva que l'existence de garnison ne lui plaisait guère, et, comme beaucoup d'autres, aux Etats-Unis, il rentra dans la vie civile, alla s'établir fermier dans le Missouri, puis se rendit dans l'Illinois où il entreprit avec son père le commerce des cuirs dans un village appelé Galena. Lorsque la guerre de la sécession éclata, il offrit son épée à la république et fut nommé colonel du 24e régiment des volontaires de l'Illinois. Après la prise du fort Donelson, le président lui conféra le grade de major général. Peu après, il se distingua à la sanglante bataille de Pittsbourg et au siége de Corinth, où il était sous les ordres de Halleck. A la fin de 1863, les échecs de Sherman décidèrent le président à lui donner Grant pour successeur, et dès lors ce dernier sentit qu'il fallait agir promptement et puissamment. On était devant Vicksburg; le premier soin du général fut de couper les lignes de chemin de fer dans le nord de l'Etat, afin d'isoler la place. L'attaque commença le 27 décembre. Les fédéraux franchirent sans grandes pertes le *bayou* marécageux qui longe le pied de la colline, puis ils escaladèrent les pentes sous le feu convergent des batteries ennemies. Après un combat acharné, ils s'emparèrent des deux premières lignes de retranchements. Le 28, ils avaient refoulé les séparatistes à une distance de plus de 6 kilomètres et combattaient pour la possession de la crête des falaises; mais, le 29 décembre, la garnison, ayant été renforcée par des troupes fraîches, réussit à rejeter les assaillants dans la vallée de Yazoo. Au printemps de 1863, les fédéraux reprirent partout l'offensive. Du reste, l'hiver et l'insuccès du général Sherman devant Viksburg n'avaient interrompu que pour quelques semaines les opérations militaires entreprises contre la forteresse qui fermait le Mississipi aux flottes de l'Union; dès la fin de janvier, le général Grant, appelé à diriger le siége, débarquait avec son armée sur la longue péninsule basse du village de Soto, qu'enlace un vaste méandre du Mississipi, et, par delà cette nappe circulaire d'eau courante, les falaises et les collines de Walnut-Hills, de Vicksburg, de Warrenton, semblables aux gradins d'un immense amphithéâtre. Le premier but du général Grant devait être évidemment d'isoler Vicksburg, ou du moins de couper cette place de ses communications avec Port-Hudson, en s'emparant de la partie du fleuve comprise entre les deux villes. Au premier abord, cela parut assez facile; mais le général Grant fut forcé d'y renoncer, après avoir accompli des prodiges de patience et de labeur. Au mois de mai, il commença le mouvement qui devait lui permettre d'investir Vicksburg, cette place en vue de laquelle il était depuis si longtemps campé. Abandonnant ses cantonnements de Milliken's-Bend, il fit prendre à son armée les routes boueuses qui longent la rive droite du Mississipi, et bientôt il arriva en face de Grand-Gulf, petite ville située à 90 kilomètres de Vicksburg et dominée par de hautes falaises où les confédérés érigeaient en toute hâte de puissantes batteris. Tandis que les canonnières fédérales démolissaient ces fortifications improvisées, qui, dans l'espace de quelques semaines, eussent pu devenir un autre Vicksburg, l'armée débarquait à une petite distance en aval, et commençait immédiatement sa marche dans la direction du nord-est, à travers un pays très-accidenté et coupé de ravins profonds. Dès le lendemain, elle se heurtait contre l'ennemi, près de la ville de Port-Gibson, et le mettait en déroute en lui faisant un millier de prisonniers. Le 12, elle atteignait Raymonde, à l'est de Vicksburg, et battait les troupes peu nombreuses que lui opposait le général Greegg. Deux jours après, elle entrait à Jackson, capitale du Mississipi et point de croisement des deux grands chemins de fer de l'Etat. Le 16 et le 17, nouvelles batailles sur la route de Vicksburg; le général Pemberton, défait, se réfugia dans les murs de la place, abandonnant 18 pièces d'artillerie et laissant 3,000 prisonniers entre les mains des fédéraux.

Le 21, la place était complétement investie, et les assiégés offraient au général Grant de l'abandonner avec l'artillerie et les munitions de guerre, à la condition de pouvoir rejoindre librement les forces de Johnston. Grant refusa; et, croyant sans doute l'ennemi plus affaibli qu'il ne l'était, ordonna pour le lendemain un assaut général. Cet assaut ayant été repoussé après un combat sanglant, les fédéraux durent se résigner à entreprendre un siége régulier. Le général Johnston, commandant les forces confédérées des Etats du sud-ouest, ne disposait pas d'une armée suffisante pour livrer bataille aux troupes fédérales et secourir la garnison de Vicksburg. Les diverses tentatives qu'il fit pour tromper la surveillance des assiégeants furent inutiles; privé d'approvisionnements et de moyens de transport, il dut renoncer à tout espoir de ravitailler Vicksburg. Il ordonna à son subordonné, le général Pemberton, d'évacuer la place avec toute sa garnison et de se frayer un chemin à travers les lignes fédérales; mais Pemberton refusa d'obéir aux ordres reçus et resta dans la place pour la défendre jusqu'à la dernière extrémité, espérant que, pendant l'intervalle, le gouvernement confédéré pourrait lui envoyer du secours. Son espoir fut déçu; on ne put même le secourir indirectement en coupant les communications de l'armée de Grant avec le Nord. Depuis plusieurs jours déjà, les travaux de sape avaient fait de tels progrès, que la prise de la ville était devenue certaine. Le 3 juillet, le général Pemberton demanda une entrevue au général Grant, son ancien compagnon d'armes dans la guerre du Mexique, et débattit avec lui les termes de la capitulation. Le 4, à dix heures du matin, les troupes fédérales entraient à Vicksburg en jouant *Dixie*, l'air national des Etats du Sud, comme pour rendre hommage à la garnison, qui s'était si vaillamment défendue. Les résultats de la prise de Vicksburg étaient considérables. Près de 30,000 prisonniers, 200 canons, 100,000 fusils et autres armes, des munitions de toute espèce tombaient entre les mains du vainqueur.

Grant se mit ensuite à la poursuite du général Bragg, auquel il livra, sous les murs de Chattanoga, plusieurs combats dans lesquels il eut l'avantage. Au milieu de ces succès, il fut appelé à remplacer Rosencranz comme commandant en chef de la division du Mississipi, dont les opérations s'étendaient dans l'Ohio, le Cumberland et le Tennessee. L'année suivante fut le signal d'un redoublement d'efforts de la part des armées ennemies. Voyant cela, Lincoln nomma le général Grant commandant en chef de toutes les forces de l'Union, et ordonna une levée de 200,000 hommes (2 mars). Sans tarder, Grant se met à la tête de l'armée du Potomac, et, dégagé de toute préoccupation d'intérêt personnel et d'ambition mesquine, il signale à l'attention du président un homme qu'il considérait comme son supérieur en intelligence stratégique, le *terrible marcheur* Sherman. Ce dernier reçoit le commandement des armées du Tennessee et de l'Ohio. Pendant plus de deux mois, Grant n'a qu'un souci, celui de réorganiser ses troupes et de préparer ses plans en vue de la grande campagne qui devait, concurremment avec celle de Sherman, porter le coup de grâce à la rébellion. De même que Lincoln et tous ceux qui avaient pris part à la haute direction des armées américaines, le général Grant avait le dessein d'enserrer la confédération esclavagiste dans un cercle de plus en plus étroit. C'est là ce qu'on appelait le plan de *l'anaconda* ou du *serpent boa*, par allusion aux anneaux que ce reptile enroule autour de sa victime pour lui rompre les vertèbres. Grant s'était réservé la difficile entreprise de vaincre Lee, le plus habile et le plus persévérant des généraux confédérés, et de réduire la ville de Richmond, tandis qu'à l'autre extrémité des Alleghanis le général Sherman était chargé de l'œuvre non moins importante de pénétrer en Géorgie, de disperser les troupes de Johnston, de prendre les forteresses, de brûler les arsenaux, de couper les voies de communication, de gagner la mer, puis de reprendre sa marche vers le nord, en passant à travers les Carolines. Comme si la contrée occupée par les rebelles n'avait été qu'un seul champ de bataille, les forces de Grant et celles de Sherman, comparables aux deux ailes d'une armée gigantesque, devaient concourir à la même victoire. L'un prendrait d'assaut le camp retranché de l'ennemi, l'autre se déploierait autour du théâtre de la lutte et balayerait tous les obstacles. Suivant la comparaison très-juste d'un écrivain du Sud, « Grant avait saisi par les cornes le taureau sacré, tandis que Sherman plongeait son glaive dans les flancs de la victime. » En dépit de l'embarras que devait nécessairement lui causer un convoi d'approvisionnements composé de plusieurs milliers de wagons, le général Grant n'hésita pas à tenter une marche directe à travers la région coupée de bois et de cours d'eau qui sépare les bords du Rapidan de ceux de la rivière James. Pour atteindre Richmond par ce difficile chemin, il fallait marcher dans le sang, compter ses étapes par de terribles batailles; mais c'était là le seul moyen d'empêcher l'habile capitaine Lee et sa vaillante armée de reprendre l'offensive et de transporter le théâtre de la guerre aux portes de Washington. Les forces amassées dans la vallée du Rapidan s'élevaient à plus de 130,000 hommes et dépassaient probablement de 40 à 50,000 soldats le chiffre des troupes que leur opposait la confédération. L'ancienne armée du Potomac, qui restait sous les ordres immédiats du général Meade, avait été réorganisée et divisée en trois corps, dont Grant avait confié le commandement à des chefs éprouvés, Sedgwick, Hancocke et Warren. Burnside, qui se trouvait à la tête du corps de réserve, venait d'arriver avec ses troupes du Tennessee oriental, et sa présence était destinée à tromper l'ennemi; en outre, le jeune et bouillant général Sheridan commandait un corps de 10,000 cavaliers, destinés à opérer sur les flancs de l'armée principale. Tous les chefs qui devaient seconder Grant dans sa marche directe sur Richmond avaient été spécialement désignés par lui; mais, par malheur, il n'avait pas joui de la même liberté pour choisir les commandants des deux armées qui avaient pour mission de tourner la capitale des confédérés et de couper les voies de communication. Le 4 mai, tous les préparatifs étaient terminés. Le général Grant donna l'ordre à l'armée du Potomac de se porter en avant, en même temps que Siegel, Butler et Sherman quittaient aussi leurs quartiers d'hiver pour marcher à la rencontre de l'ennemi. La grande période héroïque de la guerre américaine allait commencer. Dans la matinée du 5 mai, toutes les forces de Grant, à l'exception du corps de Burnside, se trouvaient au sud du Rapidan et traversaient les solitudes de Wilderness, fourré presque inextricable de pins et de chênes rabougris, où la cavalerie et l'artillerie elle-même manquaient de place pour manœuvrer. Il est probable que le général Grant devait éviter toute rencontre sérieuse avec l'ennemi, avant d'avoir gagné la position de Spottsylvania-Court-House, carrefour de plusieurs chemins situés au sud des bois de Wilderness; grâce à cette avance, il lui serait ensuite devenu très-facile de saisir sur une grande partie de son parcours le chemin de fer du Potomac à Richmond par Fredericksburg. Grant espérait sans doute tromper son adversaire sur ses véritables intentions, en feignant de vouloir tourner le camp, solidement fortifié, que les confédérés occupaient à quelques milles plus à l'ouest, au delà d'un ruisseau appelé le Mine-Run; mais Lee, bien renseigné par ses éclaireurs, ne tomba point dans le piége qui lui était tendu et se porta en toute hâte au travers de la ligne de marche suivie par le général Grant. Sans même attendre le corps de Longstreet, trop éloigné sur sa gauche, il lança contre les fédéraux les forces d'Ewell et de Hill. L'armée du Nord se forma aussitôt en ligne de bataille pour recevoir le choc. La lutte commença. Les confédérés vinrent se heurter avec fureur contre les régiments de Hancock; ceux-ci soutinrent vaillamment l'assaut et repoussèrent avec succès les colonnes ennemies; mais ce n'était que le prélude du sanglant combat de Wilderness, qui eut lieu le lendemain. Il dépassa en horreur le carnage des champs de bataille voisins, Fredericksburg et Chancellorsville. Près de 20,000 morts et blessés tombèrent au milieu des broussailles de Wilderness. Dans la journée du 7, une forte division de cavalerie fédérale, envoyée en reconnaissance vers Spottsylvania, vint se heurter à moitié chemin contre celles des généraux du Sud, Fitzhugh, Lee et Stuart. Le violent combat qui s'ensuivit, et qui dura pendant presque toute la journée, prouva que Lee voulait s'assurer à tout prix la possession du point convoité et s'avançait lui-même dans la direction de Spottsylvania-Court-House. Il n'y avait pas de temps à perdre. Grant donna l'ordre à toute l'armée de marcher en avant; mais, par malheur, l'immense convoi de bagages et d'approvisionnements retarda la marche, et c'est à l'aurore du jour suivant que l'avant-garde, formée par le corps de Warren, arriva en vue de Spottsylvania, distant de 13 kilom. seulement du champ de bataille de Wilderness. Warren essaye aussitôt de déloger le corps de Longstreet, mais tous les assauts sont successivement repoussés, et la première ligne des retranchements n'est emportée qu'à la tombée de la nuit. Ce combat, qui, dans toute autre occasion, eût mérité le nom de bataille, était le premier choc d'une immense lutte qui devait durer six jours et coucher sur le sol près de 40,000 hommes, la cinquième partie des deux armées. Après ces grandes journées, Grant et Lee font assaut de tactique militaire pour se surprendre l'un l'autre; mais tout se borne à des reconnaissances, et aucune action sérieuse n'est engagée. Le 23 mai, Grant annonce que Lee a abandonné la ligne de North-Anna, et, le 12 juin, après avoir livré plusieurs combats, il évacue la position de Coal-Harbour, pour transférer presque toute son armée sur la rive méridionale du fleuve James. L'alternative qu'il avait prévue en ordonnant au général Butler d'occuper City-Point s'était réalisée; n'ayant pu briser les forces de Lee ni les renfermer dans Richmond, il était maintenant obligé de tourner au midi la capitale des Etats rebelles en attaquant Petersburg et en l'isolant peu à peu du reste de la confédération par un long investissement. Grant accomplit sa nouvelle marche de flanc avec le même succès que toutes les précédentes. Le 30 juillet au matin, il attaqua les fortifications de Petersburg avec 94 gros canons et 15 mortiers. A quatre heures du matin, une mine fit sauter un pont, qui ensevelit sous ses décombres tout un régiment de la cavalerie du Sud. L'attaque commença une heure